

**CE MONDE  
QUI N'EST PAS  
LE NÔTRE...**

**PAR ROBERT TÉZENAS DU MONTCEL**

*nrf*

**GALLIMARD**

Extrait de la publication









*Les rapides chevaux de mes vertes années  
N'ont pas lassé mon cœur du bruit de leurs sabots.*

*(Max Jacob : Vieux monde brisé.)*



## *Découverte de la montagne*

Août 1914...

Mon dernier souvenir de paix est celui des malles ouvertes dans le grand salon, des tapis roulés, des meubles couverts de housses, des volets mi-clos à la lumière de l'été, et de l'odeur de camphre associée à la joie des vacances.

J'oubliais l'essentiel : à même le parquet, des sacs et des piolets neufs : mes frères s'apprêtent à renouveler leurs exploits alpins de l'an dernier. Ils en montrent avec fierté l'irrécusable témoignage, une photo prise sur l'itinéraire du mont Blanc, sous les rochers des Grands Mulets; un premier plan de neige, un fond de sommets éblouissants et, recouvrant toute cette blancheur, un ciel noir ; dans ce cirque lunaire, une cordée complaisamment étirée devant l'objectif. L'important, à mes yeux, ce n'est pas cette bosse qu'on m'assure être le mont Blanc — et qui ne l'est pas —, c'est la corde. Mon instinct d'enfant en a immédiatement saisi la signification profonde : l'acceptation du risque et son partage.



Pourquoi ai-je tant désiré alors connaître ce nouvel univers ? Sans doute par dépit d'en être écarté sous le prétexte de mon âge. Dépit aussi vif que de courte durée. Mallet et piolets restèrent inutiles : la guerre était déclarée.

Le départ eut lieu, mais pour une destination que nul ne prévoyait. Mon père, à cinquante ans, s'engagea. Puis, l'un après l'autre, et à peine séchée l'encre de leurs compositions de bachot, mes deux frères furent mobilisés. J'acceptai aussi mal leur départ, que m'avait semblé naturel le geste gratuit de mon père. Une fois de plus, l'âge dressait entre nous une barrière : il m'interdisait de prendre part aux jeux des hommes quand déjà je m'imaginai que leur absence reportait sur mes frêles épaules une part de leur responsabilité.

Le temps, les deuils, l'attente fiévreuse des lettres du front, l'angoisse qui marquait toujours plus profondément le visage de ma mère m'apprirent le sérieux, la cruauté de ces jeux. Les semaines, les mois, les années passaient, chaque jour chargé de craintes que ne dissipait aucun lendemain. L'heure du courrier en marquait le point culminant : je tremblais que la boîte ne fût vide, ou que le geste de l'ouvrir ne ruinât d'un coup l'espoir dont nous vivions, celui d'une fausse sécurité, complaisamment entretenue par la tendresse des nôtres. Ce tourment rongeur, je le sentais tout à fait étranger à la plupart de ceux qui nous entouraient, et qui vivaient, comme nous, dans ce

centre industriel de province où la guerre apportait un surcroît d'activité et de richesse. Cela non plus, je ne le comprenais, ni ne l'acceptais. La présence même de tant de patrons et d'ouvriers, jeunes encore, m'était sujet de scandale. Tout effort me paraissait dérisoire qui n'engageait pas l'être jusqu'au sacrifice de la vie, si bien que seuls les combattants authentiques trouvaient grâce à mes yeux.

Peu à peu, je me construisis un univers personnel, d'où l'univers était exclu. A de lointains intervalles, une permission ramenait quelques jours parmi nous mon père ou l'un de mes frères. Je les accompagnais chez les parents, les amis, les fournisseurs. Partout bien accueillis, je les sentais cependant comme en marge d'une société qu'ils ne reconnaissaient plus comme la leur, et dont ils ne parlaient plus le langage. Ce comportement confirmait ma croyance à une sorte de vie secrète, étrangère à ceux de l'arrière, et j'accusais l'injustice du sort qui m'en refusait l'accès.

Je voyais approcher l'heure du départ avec la terreur confuse que donne le sentiment de la fatalité. Plus que tout, je redoutais l'instant où, sur le seuil de « la maison », qui n'était qu'un banal appartement, ma mère s'arracherait avec un silencieux courage d'une étreinte qui, avec le temps, menaçait toujours plus sûrement d'être la dernière. Alors, il me fallait, avalant mes larmes, rompre d'un pauvre sourire ou d'une plate bana-

lité le voile maléfique du destin tandis que dans la nuit je remontais avec le permissionnaire l'avenue de la gare. Le quai était encombré de groupes semblables au nôtre. Quelques-uns s'essayaient à chanter : leur fausse assurance achevait ma déroute intérieure. Car je savais bien que le départ du train nous rejetterait tous, partants et restants, dans nos solitudes sans communes frontières, et qu'il séparerait le fils de la mère, l'homme de la femme, le frère du frère, plus sûrement que la ligne de feu et la mort même ne séparaient les combattants.

Vint enfin l'armistice. Je lui prêtais d'avance la grandeur du combat : ce ne fut, hélas, qu'un carnaval. Qu'avais-je de commun avec ces masques, ces filles, ces hommes, jeunes encore, qui criaient leur joie d'un jour de congé non prévu au règlement de l'usine ? Je quittai brusquement la foule où je m'étais laissé entraîner. Je m'enfuis dans une rue écartée ; j'y secouai avec dégoût les confetti dont j'étais couvert ; j'y retrouvais ma solitude orgueilleuse, mais elle m'était devenue amère. Ce que j'avais de commun avec cette foule, n'était-ce pas précisément de n'avoir pas fait la guerre ? Au moment même où je pouvais croire mon heure venue, le sort me rejetait parmi ceux que je méprisais. Je venais d'avoir seize ans. La guerre, si mystérieusement proche de l'amour, manquait au rendez-vous promis.

Quand revint l'été, mes parents, enfin réunis,

décidèrent de passer les vacances dans les Alpes. Ma pensée se reporta tout naturellement au départ manqué cinq ans plus tôt, en 1914. Cette fois, je faisais partie du voyage. Alors, je fus soulevé d'une grande espérance. Laquelle ? Je n'aurais su le dire. La seule joie de renouer la chaîne rompue des jours heureux ne suffisait pas à la justifier. Sans savoir ce qu'allait être pour moi la découverte de la montagne, je la souhaitais pourtant avec une ardeur contenue, une violence que je ne cherchais pas à m'expliquer. J'y devinais sans doute confusément l'occasion d'une revanche.

Comment oublierais-je jamais cette soirée calme, lumineuse et douce ? Au fond de la vallée de l'Arve, de légères vapeurs cachaient le mont Blanc, si bien que je n'avais pu l'apercevoir, ni aucun de ses satellites, quand je pris place dans la voiture avec laquelle mon oncle était venu nous attendre à la gare du Fayet.

Au pas ralenti des chevaux, nous montions à travers les arbres. La route tournait sans cesse. Chaque virage en marquait un nouvel élan vers les hauteurs. La barrière de sapins s'entrouvrait parfois sur un ravin dont la fraîcheur enveloppait brusquement nos visages. C'était l'heure où la terre se délie du jour. Grisé de subtiles odeurs, je m'engourdis dans une délicieuse quiétude que ne troublait plus aucune conversation, quand, au

hasard d'un mouvement qui me fit tourner la tête, je vis surgir, entre deux plans de sapins sombres, une éclatante apparition.

Au même moment, mon oncle s'écria : « Regardez : voilà l'aiguille de Bionnassay ! », sur un ton admiratif qui m'irrita comme eût pu le faire l'éloge maladroit qu'un homme entend prononcer sur le passage d'une femme qu'il aime sans le savoir encore.

Jusqu'au détour du chemin, je restai le cou tordu vers cette pointe de glace, dressée comme une lame dans le ciel d'été. Je m'étonnai surtout de sa couleur rose que je pensais convenir aux nouveau-nés, mais non à la plus monumentale apparition de puissance que j'eusse jamais imaginée. L'altitude lui donnait une résonance particulière. Bien qu'il n'y eût plus aucune brume apparente, on eût dit que la montagne reposait sur des nuages comme le sujet d'une Assomption, et qu'elle ne cessait de s'élever en s'éloignant dans l'éther froid. Seule, sa couleur rose la rattachait encore au paysage, au monde, à nous-mêmes, en l'animant comme elle eût fait d'un beau visage.

Mon oncle, qui avait jadis pratiqué la montagne, déclara que l'ascension de Bionnassay passait pour difficile et dangereuse. C'était ajouter pour moi une vertu nouvelle à la force attractive de la cime. De symbole de beauté, de pureté, d'inaccessibilité, elle devenait plus simplement un but, sans doute audacieux et lointain, mais dont la

conquête cependant ne dépassait pas la limite des forces humaines.

Le chalet que mon oncle avait loué occupait, avec un autre, et quelques dépendances, une sorte de promontoire au-dessus de la vallée. Il était situé entre Saint-Gervais et Saint-Nicolas-de-Véroce, à l'écart et en contrebas de la route. Quand il m'apparut dans le crépuscule, avec son toit typiquement savoyard, son balcon de bois, sa fontaine éternellement jaillissante, et ses grands arbres, je m'émerveillai du secret et mystérieux accord entre la simplicité de cette retraite et la grandeur du décor. Je ne m'arrêtai cependant pas au plaisir de ma nouvelle découverte. Ma pensée ne pouvait se détacher de l'apparition quasi céleste tout à l'heure entrevue. Pour la revoir avant que la nuit ne tombât, je courus, à peine avions-nous mis pied à terre, jusqu'à la prairie qui formait la limite du domaine.

Je restai un moment interdit. A la fine pointe d'un rose délicat, s'était substituée une muraille énorme, continue, compacte, et d'une blancheur livide qui donnait à cette masse je ne sais quelle allure menaçante. L'idée d'imposer ma volonté, ne fût-ce qu'un fugitif instant, à tout ce qu'un tel spectacle évoque de puissance et de force, s'empara aussitôt de mon esprit. Les désirs confus et les énergies sans emploi de mes seize ans venaient de trouver une scène à leur taille. J'imaginai une sorte de « geste », dont j'étais le héros.

Mon royaume se situait sur la ligne idéale qui séparait la clarté des neiges des profondeurs du crépuscule : je touchais au ciel et je dominais le monde. Je m'exaltais du mystère entrevu de l'altitude. Je me grisais par avance d'une victoire remportée sur de si prodigieux obstacles, et qui ne doit rien qu'à soi. La foi dans mes enthousiasmes déçus se ranimait. Tant de pureté balayait d'un coup les doutes, les médiocrités, les abandons. Il y avait encore des terres à conquérir, des déserts à traverser, des océans à franchir, des solitudes où retrouver la proche présence de Dieu. Ah, ce n'était plus assez d'une vie !

Je revins lentement sur mes pas, vers le chalet où m'appelaient des voix impatientes. Une fois de plus, elles signifiaient au héros que je rêvais d'être qu'il n'était encore qu'un enfant.

Mais non plus tout à fait le même...

Tout en marchant, je jetai un dernier regard en arrière. La montagne n'était plus qu'une tache claire au creux de l'ombre. Sur ses flancs s'élevait une vapeur, comme une fumée d'un vallon tranquille. Plus transparente qu'un voile d'eau, plus légère qu'un esprit, elle semblait retenir dans ses fragiles contours toute la lumière encore éparse dans le monde. Et, tandis que je suivais des yeux son ascension, elle s'évanouit d'un coup, Ariel emporté sur les ailes du soir.

## II

### *Au seuil de l'Olympe*

En un temps si fertile en miracles, j'hésite à avouer que le col du Géant — aujourd'hui promenade qu'il faut être un peu simple d'esprit, ou tout à fait désargenté, pour atteindre autrement qu'en téléphérique — fut la première course qui, en marquant mes débuts dans l'alpinisme du sceau de l'altitude, m'ouvrit les portes du domaine enchanté. D'autres suivirent, presque aussi modestes, dans les Préalpes, la Vanoise, le Dauphiné, la Savoie, que je suis loin de regretter ou de mésestimer. Elles m'ont appris l'usage des outils du montagnard, corde, piolet, crampons — ne parlons pas encore des pitons —, l'économie des efforts, le respect des humbles objets du refuge, celui du compagnon avec qui l'on partage le pain et le sel, et dont on se moque bien de savoir s'il est prince ou maçon, pourvu qu'il ait une certaine qualité d'âme. Elles m'ont introduit peu à peu, par une progression lente et un commerce régulier entretenu en toutes saisons et par tous les



temps, dans l'intimité de la montagne. Grâce à elles, le vent, les nuages, la structure de la roche, la consistance de la neige, un couchant trop rouge, une aube trop grise, ont cessé d'être à mes yeux des accidents pour devenir des signes. Je leur dois enfin, et surtout, de m'avoir révélé les extraordinaires ressources de l'homme quand il atteint ce qu'il croyait être les limites de ses forces.

Ainsi m'entraînais-je à de plus rudes épreuves. L'expérience semblait confirmer la mystérieuse relation que j'avais cru pouvoir établir entre la guerre et l'alpinisme. Je trouvai dans la pratique de la montagne l'exercice de ce dépouillement volontaire, quasi monastique, que je prêtais jadis aux combattants. J'y trouvai aussi la griserie du danger que tempère la plus extrême prudence. Goût du risque ? Oui, sans doute, mais dans la mesure où il favorise dans toute âme bien née la recherche de ses limites. Le trop fameux « vivre dangereusement », que mettaient à la mode les écrits, nietzschéens avant la lettre, de Guido Lammer, me paraissait une formule brillante, mais dépourvue de sens, une excuse commode pour s'évader de la vie, plutôt qu'un moyen de la vivre dans toute sa plénitude. Ce n'est pas au risque inutile, mais au contraire à sa sanction rigoureuse, que l'alpinisme doit ses lettres de noblesse. Car il exige de l'homme non seulement l'épreuve, mais la mesure de ses forces. L'alpiniste pris au piège doit, dans l'instant, peser ses chances à leur valeur

exacte et, la décision prise, s'engager à fond. Sa vie en est l'enjeu. Les dons les plus brillants ne font pas d'un grimpeur un montagnard, mais le jugement et la volonté de survivre.

J'avais fait, à la faculté, la connaissance d'Edouard de Gigord, sans me douter un instant que, sous son abord un peu rude et ses verres de myope, il entretenait la même coupable passion que moi. Mais ses titres étaient bien différents. Il était alors secrétaire général du Groupe de Haute Montagne, plus connu sous ses initiales G.H.M., qui se proposait, sous l'impulsion de Jacques de Lépiney, de donner vie et valeur à l'alpinisme français. A ce titre, que le hasard me fit connaître, Gigord représentait pour moi un des chefs de file de la nouvelle génération. Aussi mon étonnement et ma joie furent-ils sans bornes quand il m'offrit de faire cordée avec lui. J'avais peine à croire qu'un débutant dont l'ardeur était plus certaine que l'habileté pût être introduit au sein de ce cercle déjà fameux avec tant de simplicité et de gentillesse.

Gigord tint sa promesse. Nous le retrouvâmes, mon frère et moi, aux vacances suivantes, dans la vallée de Chamonix. Un hôtel d'Argentière abritait notre quartier général. On a peine à imaginer aujourd'hui l'atmosphère familiale qui y régnait alors. Chaque été voyait revenir une clientèle fidèle

et parfaitement bien élevée pour qui la montée au col de Balme ou au refuge d'Argentière suffisait à consacrer un montagnard. L'ascension du mont Blanc entre deux guides et trois porteurs était le couronnement d'une carrière.

Qu'on me pardonne ma franchise. Je ne prêtai que peu d'attention à tout ce qui ne se rangeait pas dans la catégorie des vrais alpinistes. Familles bourgeoises, militaires ou diplomates en retraite, tous hôtes d'une station qui ne se piquait pas d'être mondaine, faisaient simplement à mes yeux partie du décor, comme les sapins, les chalets, les brouillards et la voix du torrent.

Je me le reproche aujourd'hui. C'était une société d'une espèce disparue, polie et spirituelle. Elle se vengeait de nos muets dédains de la plus jolie façon du monde. C'est ainsi qu'après avoir flétri, dans un vibrant « appel au peuple », les « égarés qui pratiquent l'alpinisme à grands coups de piolets », elle avait imaginé de fonder le G. B. M. — lisez : Groupe de Basse Montagne — qui résumait sa doctrine dans la formule démocratique : « Tous à la même hauteur ; pas de différence de niveau », et dont les statuts s'inspiraient de ceux du G. H. M. La reine des Pays-Bas fut tout naturellement nommée par acclamations présidente d'honneur, faisant ainsi pièce à la présence au sein du G. H. M. de Sa Majesté Albert I<sup>er</sup>. L'insigne groupait une chanterelle, une limace, et un sapin, « toutes choses qu'on ne trouve pas au-dessus de

deux mille mètres ». La devise enfin avait fait l'objet de longs débats. « Toujours à plat » fut repoussé pour cause de modestie excessive, mais celle, en trois langues, qui fut en définitive retenue, montrait le souci d'internationaliser un groupement qui avait des lettres : « Toujours à pied. Semper pedibus. Podas okus (Akilleus). »

A notre groupe s'était joint un ami de Gigord, Michel Vétillard. C'était un petit homme blond, extraordinairement fluet, timide et d'esprit inventif. Il appartenait au G. H. M. par des exploits passés dont l'un m'est demeuré en mémoire : celui d'avoir fait le mont Blanc tout seul, par un jour de grand soleil, sous une ombrelle rose qui protégeait sa frêle silhouette, ses yeux bleus et son teint blond. Sa chambre était un étonnant fouillis où s'accumulaient mille inventions hétéroclites d'équipement alpin. Je n'y pénétrais qu'avec curiosité et respect. Je n'aurais pas été surpris qu'il fût sorti un piolet démontable d'une boîte à confiture, ou une broche à glace de ses jumelles.

A nous quatre, nous formions une table vers laquelle convergeaient les regards de la salle à manger quand, après une absence de vingt-quatre ou quarante-huit heures, nous rentrions d'une course dont nul n'avait su le secret. Lavés, rasés, changés de pied en cap, nous mettions notre coquetterie à ne laisser paraître aucune trace de nos efforts. Nous en sentions l'exigence sans en chercher la raison. Elle me fut donnée a posteriori



# **CE MONDE QUI N'EST PAS LE NÔTRE...**

La montagne n'est ici que prétexte. Les récits qu'on va lire sont avant tout un témoignage : celui d'un adolescent, puis d'un homme, dont la carrière alpine s'inscrit entre deux guerres : l'une en est le ferment, l'autre y met un terme. Il faut moins y rechercher la relation d'exploits sportifs d'une époque déjà révolue, que la traduction d'un état d'âme devant l'appel, la beauté et les dangers de la montagne. Aussi est-ce intentionnellement que l'auteur s'est abstenu d'illustrer son œuvre. A chacun de trouver sa part de vérité, au-delà des joies de la difficulté vaincue par la technique, dans cette évocation très personnelle d'une expérience vécue.

Puisse le lecteur y voir parfois briller, pour son secret plaisir, quelque reflet de la grandeur et des magiques illusions de *Ce monde qui n'est pas le nôtre...*

*nrf*